Salim Barakat

SONNE DU COR !

SUITE ET FIN DE L'ENFANCE D'UN GARÇON

récit traduit de l'arabe (Syrie) par François Zabbal

ACTES SUD

"Car le Nord entier est épreuve. Horizon du grand ennui, maître des horizons par l'épreuve, il te prend tout et te laisse seulement le courage et l'impétuosité. Au plus te nommerait-il intendant d'un royaume invisible ou gardien du vent."

De complots en révoltes, d'éclats de rire et de fièvres destructrices en joutes viriles, des jeunes Kurdes font ici à leur enfance des adieux tumultueux. Aux désillusions qui les menacent, aux épreuves qui les attendent, ils ripostent par la violence de leurs derniers jeux qui détournent l'histoire quotidienne d'une communauté kurde sous surveillance, dans ses villes et ses villages, aux confins de la Syrie.

Avec *Somme du cor !* s'achève le récit de l'enfance inauguré par *le Criquet de fer* (Actes Sud, 1993). Salim Barakat y invente de nouvelles pistes romanesques et l'on retrouve dans le tracé de cette initiation à l'âge adulte les accents rudes et déchirés de l'épopée kurde.

Salim Barakat est né en 1951 dans une famille kurde vivant au nord de la Syrie qu'il a quittée en 1971 pour vivre à Beyrouth. Il a travaillé dans différentes maisons d'édition, et, à partir de 1981, pour l'une des principales revues littéraires du monde arabe, Al-karmel. *Etabli à Chypre depuis 1982, Salim Barakat poursuit une œuvre poétique et romanesque qui rend justice à la destinée des siens.*

SONNE DU COR !

DU MÊME AUTEUR

LE CRIQUET DE FER, Actes Sud, 1993.

Titre original :
Hâti-hi 'âliyan, hâti al-nafîr 'alâ âkhiri-hi (sîrat al-sibâ)
Dar al-tanwîr, Beyrouth
© Salim Barakat, 1982

© ACTES SUD, 1995
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08992-4

Illustration de couverture :
Fateh Al-Moudarrès, *Les Réfugiés* (détail)
Photographie de Philippe Maillard
Institut du Monde arabe
(Tous droits réservés)

SALIM BARAKAT

SONNE DU COR !

Suite et fin de l'enfance d'un garçon

Récit traduit de l'arabe (Syrie)
par François Zabbal

ACTES SUD
HUBERT NYSSEN FONDATEUR

AU LECTEUR

Au coq des Rammo et au mulet de Ziri, nous dédions une belle prose, et aux hommes un discours enflammé. A chacun sa magie ! Ne prêtez donc l'oreille à personne, les garçons !

Ils vous diront combien ils ont aimé et peiné, et comment ils ont forcé le sort livré à tous les vents. Ils vous mettront à l'épreuve comme jamais ils ne l'ont été eux-mêmes. Ils vous soulèveront lentement jusqu'à leur poitrine, comme ils font avec les chats, et murmureront : "Bonjour ! Enfants dociles."

N'écoutez personne. Ne dormez pas. Rabattez la couverture d'un geste vif, quittez votre lit et fuyez. Lorsque vous serez dehors, ne craignez rien, car ce n'est pas l'obscurité qui fait peur, mais le jour. Ne craignez rien, je suis prêt à vous indiquer un lieu secret sans maisons ni écoles, un lieu où le temps n'appartient qu'à vous. C'est un pré où vous pourrez à loisir tendre des pièges aux esprits et rire aux éclats jusqu'à fendre la terre.

Je vous emmènerai en plein air. Je vous conduirai en un lieu obscur et serein, dans une prairie splendide où nos destins ne se heurteront plus aux murs de la mairie, ni aux arbres taillés dans le jardin du gouverneur. Nous jouerons à cache-cache et allumerons de petits cercles de feu autour des hérissons. Nous imiterons le chacal qui se faufile dans les champs ; comme lui, nous mâcherons l'herbe. Et nous dormirons dans les tanières et les crevasses quand nous serons fatigués.

Je vous emmènerai aux marais. Nous nous dénuderons et nous glisserons dans l'eau pour ramasser les araignées courant à la surface et les œufs des serpents. Nous nous lancerons des touffes d'algues et des têtards. Quand nous aurons faim, nous mangerons l'artichaut, l'oseille et les bulbes de ciboule.

Je vous prendrai en un lieu que personne d'autre ne peut voir, un lieu magique, terre des grands artifices où les saisons arborent le masque de l'homme et où nuages et lapins jaillissent du même terrier.

Croyez-moi, enfants ! Se fondre dans l'obscurité permet d'apercevoir, à travers les interstices de nos âmes, des royaumes préservés aux confins de l'espace, là-bas, se pavanant dans le bonheur d'être oubliés, avec, sur leurs murailles mauves, une joie qui disperse les écureuils.

Non ! Je ne vous leurre pas. Regardez vos instructeurs coiffés du bonnet du sage, qui

s'évertuent l'un après l'autre à mettre de l'ordre dans vos rangs. Dès que vous vous en allez, tous s'adonnent aux intrigues : les portefaix, les paysans, les camions, le gouvernement, les foires, les parieurs, les épouses, les coqs, les chats sauvages, les nuages et Dieu. Chacun manigance. Ne dormez donc pas. Gardez l'œil sur vos parents et, dès qu'ils seront assoupis, suivez-moi !

Dans l'herbe, nous projetterons de grandes réformes. Nous déciderons d'interdire les voitures dans telle ou telle rue. Nous tramerons des révolutions qui feront du paisible mulet un tigre : mettez-lui donc de l'ammoniaque dans le derrière et vous verrez ! Nous éteindrons les feux que nous aurons nous-mêmes allumés, et nous renverserons les encriers sur les vêtements que nous détestons, afin que nos pères nous en achètent d'autres. Nous taperons dans les pierres au lieu des ballons pour fendre nos chaussures, et nous déroberons le bol des mendiants devant les mosquées pour notre argent de poche.

Non je ne vous leurre pas ! L'endroit est enchanteur. Soyez-en dignes. Déclarez vos guerres avant que d'autres ne le fassent. Suivez-moi !

LE PREMIER APPEL

L'excitation était à son comble. Les poteaux de bois de la grande clôture s'effondraient l'un après l'autre, et les gens en colère se glissaient à l'intérieur du champ de foire, armés de bâtons et de pierres. Ceux qui n'en trouvaient pas alentour brandissaient leur ceinture de cuir.

La veille des troubles, des signes avant-coureurs avaient annoncé la tempête, comme la girouette de la mairie lorsqu'elle n'indique plus qu'un seul vent. (Aujourd'hui encore, nous ne savons toujours pas pourquoi on l'avait installée sur la terrasse de ce bâtiment dont les fonctionnaires n'avaient pourtant d'autre souci que de réquisitionner les balances de cuivre et les vélos.)

La veille donc, l'histoire avait chaussé ses bottes, accroché d'austères insignes semblables à ceux des militaires et noirci les feuilles de décrets officiels vigoureux et de déclamations abondantes, prônant le rétablissement du monde arabe sur le piédestal

d'où il avait glissé, comme il nous arrivait de le faire sur nos routes boueuses avant de nous engouffrer dans nos maisons de terre, tumulus érigés à un dieu de boue.

Mais ce jour-là, l'histoire était à nu. Pire, elle avait perdu son équilibre et s'était emballée comme la foule qui fonçait, après avoir franchi la clôture du champ de foire, là où les ouvriers égyptiens avaient rabattu sur eux les portes de leurs baraquements. Terrorisés, ils poussaient des cris dans leur dialecte mélodieux, et se tenaient serrés les uns contre les autres, tels des prisonniers.

Combien l'avons-nous aimée cette foire ! Que de fois avons-nous volé l'argent du ticket d'entrée pour y pénétrer par la grande porte en toute légalité ! Mais que de fois aussi nous sommes-nous faufilés sous la clôture par des ouvertures larges comme des trous de rats. Car nous étions minces à l'époque, des enfants si minces que nous pouvions passer par le chas d'une serrure ; des garçons éblouis comme toute génération l'est par la précédente. Nous étions des vaisseaux qui n'effleuraient jamais l'eau ni la terre, et tanguaient, vertigineusement, sur un socle élevé.

Des charlatans nous forçaient en vain à faire pipi devant tout le monde, sortaient de nos oreilles des boules sans que nous nous en apercevions, mettaient le feu à des billets de banque et nous fouillaient comme si nous

étions des voleurs malgré nous. Des bouffons lançaient des blagues grivoises, qui suscitaient dans l'assistance une vague de hurlements et de sifflets. Et nous ne savions pas pourquoi des gens qui maîtrisaient à peine l'arabe pouvaient rire. Comment pouvaient-ils comprendre une langue venue des confins de la terre et des pages écornées de nos livres de géographie, ces manuels qui nous parlaient tant de la fertilité de nos terres, de la longueur de nos fleuves, de notre pétrole, des poissons de nos mers (pour nous, les mers étaient semblables à la mare Qasmo qui faisait à peine plus de cinq cents mètres carrés), mais qui ne nous expliquaient jamais pourquoi nous ne possédions rien de tout cela ?

Il y avait des lieux qui nous étaient interdits. On nous disait : "Vous êtes petits... Allez-vous-en !" Mais nous fourrions notre nez entre les planches de bois et apercevions, à travers les volutes de fumée et les spectateurs hypnotisés assis sur des chaises basses, des femmes qui se tordaient en mouvements lascifs et soulevaient de temps à autre leurs vêtements en découvrant des dessous rouges. Nous nous mettions à crier : "Bravo, les artistes !" (Pour nous, c'était devenu synonyme de putain.)

Et pourtant, nous l'aimions cette foire qui avait créé un peu d'animation dans cette terre désolée, l'été d'avant les troubles. Des ouvriers égyptiens l'avaient installée et, des jours durant, ils s'étaient épongé le front avec leurs mouchoirs tant était grande

l'affluence. Voilà qu'ils le faisaient de nouveau, avec leurs manches cette fois, maintenant que les manifestants en colère forçaient les hautes clôtures et détruisaient tout, mus par un destin fruste et tumultueux.

Ce jour-là fut diffusé le premier communiqué. Il dénonçait les erreurs, les excès, l'union artificiellement imposée*, les services de renseignement, la répression, la mise à l'écart du peuple, les réformes déviées de leur but, etc. Quelques heures plus tard, lorsque la stupéfaction laissa place, sur les visages, à une expression étrange, les gens se précipitèrent vers la foire. Ils firent sortir les danseuses de leurs masures se pressant contre elles par-derrière dans un état d'excitation qui tenait moins de la colère que d'une lubricité débordante.

Cependant, les illusionnistes, les amuseurs et les ouvriers eurent moins de bonheur. Leurs habits, leurs chapeaux de papier, leurs chaussures, leurs petites boules blanches, leurs mouchoirs magiques, leurs lapins et leurs colombes se retrouvèrent éparpillés sur toute la surface poussiéreuse. Tout était terminé quand la police arriva sur les lieux. Les traînards furent tous pareillement tenus pour responsables de la pagaille et les coups s'abattirent indifféremment sur eux, parmi les ricanements de la poussière.

* Allusion aux multiples projets d'union entre la Syrie et différents pays arabes au temps de Nasser. *(N.d.T.)*

Le lendemain, la terre offrait un nouveau visage : les partis étaient descendus dans la rue, armés de bâtons, d'armes de poing, de couteaux, de chaînes métalliques cachées sous les chemises et de slogans... En cette époque tendre, nous assistions pour la première fois à un phénomène inouï : un gouvernement qui ne soutenait aucun parti contre son rival, et ne brandissait aucun slogan contre un autre ! Pour la première fois, un journal publiait les caricatures des membres du gouvernement, et nous n'eûmes qu'un cri : "Mais ils vont condamner à mort le patron et détruire son journal ! Quelle horreur !" Mais personne ne fit de mal à quiconque. Il n'y eut que les militants des partis rivaux pour se déchirer leurs chemises, mettre en pièces leurs motos et piétiner la tête de ceux qui tombaient à terre. Les policiers, eux, se muèrent miraculeusement en conciliateurs. Ils faisaient monter les combattants dans leurs fourgonnettes et les emmenaient à l'unique commissariat de la ville où ils étaient gardés quelques jours avant d'être relâchés. "Vive le gouvernement !" criions-nous ; "Vive le parti !" répondaient en écho les militants.

Nous étions maintenant de grands garçons. Au gré de leurs caprices, nos professeurs nous emmenaient aux manifestations patriotiques. Le premier engageait son groupe dans une rue, le deuxième empruntait la rue voisine, le troisième en choisissait

une autre encore, et ainsi de suite... Et nous d'aligner les slogans de tous les partis comme une collection de timbres, et de nous glisser d'une rue à l'autre, martelant à chaque fois les slogans appropriés. C'était une étrange période. Aucun professeur ne pouvait nous forcer à manifester avec lui et à reprendre ses slogans, ni nous reprocher de nous joindre à une autre manifestation que la sienne. Oui, c'était une époque de manifestations qui n'avaient d'autre motif que de faire la fête. Tout le monde était capable d'enclencher le tumulte, mais sans avoir la moindre idée sur la manière de ramener le calme. Tout le monde parvenait également à s'enflammer avec modération, en se retenant de triompher. Et pourquoi ne profiterait-on pas de l'excitation générale pour vociférer ? Pourquoi n'exercerait-on pas ses cordes vocales, puisqu'elles étaient la propriété du gouvernement ? On leur disait : "Acclamez !" Ils acclamaient. On leur disait : "Taisez-vous !" Ils se taisaient. On leur disait : "Vous n'avez pas voix au chapitre !" Ils écrivaient à la craie sur le tableau noir : "Vivent ceux qui n'ont pas la parole. A bas la propriété de la parole et ceux qui en possèdent !" Et la voix disparaissait, et avec elle le larynx, le poumon, la trachée, le cœur, le pancréas, le foie, la rate, les reins, la vessie, l'urètre, les testicules !... Tout disparaissait. Nous scandions : "A bas ! à bas ! à bas !" Le livre d'anatomie qui enseignait que

l'homme est doté d'un appareil phonatoire disparaissait lui aussi.

Après ces jours de fièvre, nous avons pris conscience du timbre particulier de nos voix et de notre aptitude à aboyer, à pleurnicher, à murmurer et à rire, comme toute autre créature terrestre. Nous avons compris que nous pouvions organiser sans démesure la violence. Nous étions turbulents par instinct, habitués à embêter, à tort ou à raison, les ânes, les mulets qui tiraient les charrettes de pastèques jusqu'au marché de la ville, les troupeaux de moutons, et nos jeunes frères. A la maison, nous insultions notre mère et claquions violemment les portes derrière nous comme le faisaient nos pères quand ils rentraient les après-midi d'été, la tête auréolée de sueur et d'aigre fatigue.

Maintenant, nous avons accaparé le vacarme, comme l'avait fait avant l'émeute le professeur de gymnastique, classé tout au bas de l'échelle des maîtres et néanmoins despote suprême grâce à son affiliation au parti. Il s'en prenait au directeur, frappait si nécessaire les professeurs et faisait régner la terreur par ses rapports qui dénonçaient les suspects au secrétariat du parti, le parti unique en toute impudence, qui ne laissait que le vide après lui. Il insultait les mères des élèves, leurs pères, leurs

grands-pères, la terre et le ciel de leurs aïeux. Il jurait pour un rien dans une école qui s'appliquait à nous apprendre surtout à ne pas jurer. Il nous passait en revue, tôt chaque matin, quand nous nous tenions debout en rangs serrés, entonnant les hymnes d'honneur et de gloire nationale, somnolents, les cheveux ébouriffés et, dans nos yeux, une expression méchante qui aurait fait déguerpir tout un gouvernement, avec son armée, sa police et tous ses bataillons de fonctionnaires... Nos tenues, si discordantes, avaient de quoi inciter l'Etat à remballer tout son appareil et à s'en aller administrer un autre peuple. Nos tabliers d'écoliers étaient déchirés de haut en bas, tachés d'encre et de boue l'été, de sable et de suc d'herbe au printemps. Nos ongles étaient rongés, nos souliers pleins d'eau poisseuse ou de ce mélange singulier de sueur et de poussière. Toujours béants à l'avant, ils avaient tous perdu leurs talons.

Cher gouvernement et cher professeur de gymnastique, membre du parti, nous étions ainsi faits. Mais le professeur ne nous le pardonnait pas : "Vos pères n'ont-ils pas de quoi vous payer des chaussures, fils de putain ? Vos mères n'ont-elles pas de quoi coudre ?" demandait-il le matin quand il passait en revue les rangs en compagnie du directeur, lequel, de honte pour son autorité perdue, se faisait tout petit dans ses habits, au point que nous n'apercevions plus que